

Mario Roques est mort le 8 mars de cette année[...]

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **25 (1961)**

Heft 99-100

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Mario ROQUES est mort le 8 mars de cette année. Il nous a quittés sans bruit : seuls quelques intimes et quelques-uns de ses élèves ont pu assister à ses funérailles qui furent, selon sa volonté, toutes simples et pour ainsi dire confidentielles. Et pourtant il avait occupé pendant un demi-siècle, et il occupait encore, une si grande place dans la recherche et dans l'organisation des travaux de la philologie et de la linguistique !

C'est la philologie qui était son partage. Une philologie comprise à la façon de Gaston Paris, le maître qui avait orienté sa vie. Pour lui la philologie était d'abord l'étude critique minutieuse de petits faits, menée suivant les méthodes des sciences exactes, en faisant appel aussi à d'autres disciplines, l'histoire, la littérature comparée, les traditions populaires, les techniques. Puis, cette étude menée à bien, le texte éclairci sans contresens ni anachronisme, le philologue se faisait historien pour découvrir, à travers ces petits faits, quelques traits de la vie des hommes qui nous ont précédés, quelque chose de leur esprit et de leur âme. Cet « art de lire », la découverte de ce « miroir du passé » étaient devenus pour Mario Roques la quête la plus passionnante et la plus humaine.

Une autre recherche, la géographie linguistique, l'avait sollicité au début de sa vie. C'était en 1902, le 1^{er} fascicule de l'*Atlas linguistique de la France* venait de paraître. Gaston Paris, ému des critiques qu'il entendait, lui demanda son avis et lui suggéra d'écrire un article. Mario Roques accepta, il mit par écrit ses idées et alla voir Gilliéron, qui ne le connaissait pas, pour lui soumettre son manuscrit. Il a raconté l'entrevue, le long silence de Gilliéron pendant qu'il lisait, puis son geste d'enlever ses lunettes, cette larme qu'il avait dans les yeux, et la poignée de mains inoubliable.

L'article de Mario Roques, « L'Atlas linguistique de la France », parut le 4 février 1903 dans le *Journal des Débats*. On le lit aujourd'hui avec étonnement, on admire le jeune romaniste qui, à cette date, donnait de la carte « Abeille » une explication qui est l'esquisse du gros volume qu'écrira plus tard Gilliéron. On comprend la joie de Gilliéron, on comprend aussi l'amitié qui unit les deux hommes et leur collaboration de plusieurs années. Gilliéron éprouvait, en effet, beaucoup de difficulté à exprimer avec clarté les idées si neuves qui bouillonnaient en lui. Il rechercha l'aide de Mongin, mais surtout celle de Roques, de son regard qui allait immédiatement à l'essentiel, de sa langue riche et précise, de sa phrase souple. Lorsqu'en 1915 il sera privé de Mario Roques, mobilisé dans une unité combattante, il demandera à Joseph Bédier de relire le manuscrit de l'*Abeille*, et il nous fera cette émouvante confidence : « Persuadé de notre impuissance à exposer clairement au lecteur les résultats de notre enquête, privé de la collaboration de M. Roques, qu'une sainte tâche a détourné momentanément de la science, nous nous sommes adressé à M. Bédier pour le prier de bien vouloir revoir notre travail... ».

Après 1918, pris par d'autres tâches, Roques ne put continuer sa collaboration avec Gilliéron, mais les deux hommes restèrent unis et, dans une période douloureuse de sa vie, Gilliéron se réfugia rue de Poissy, où il retrouva le calme au foyer de son ami. Ce travail en commun donna à Mario Roques le goût de la géographie linguistique qu'il garda tout au long de sa vie. Sans accepter jamais aucune critique visant l'œuvre de Gilliéron et d'Edmont, il accueillit avec sympathie le projet d'un nouvel atlas linguistique de la France par régions, il obtint l'aide nécessaire à sa réalisation, encouragea les chercheurs qui se donnaient à cette tâche, et s'employa à coordonner cette vaste entreprise.

Il avait le sens de l'organisation, les qualités d'un grand administrateur. Grâce à ces dons il a pu diriger la *Romania* pendant un demi-siècle, fonder des collections comme celle des *Classiques français du moyen âge*, entreprendre la publication des *Lexiques français du moyen âge*, organiser l'inventaire général de la langue française, participer à de très nombreuses

commissions de travail, qu'il présida souvent. Et lorsqu'un groupe de romanistes décida en 1950 de rendre vie à la Société de Linguistique Romane, Mario Roques nous apporta immédiatement son aide. Nous ne pouvons oublier que, maintenu à la présidence par un vote unanime, il a suivi de très près la vie de notre société et qu'il a obtenu dès le début l'aide du C.N.R.S. à notre revue.

Une telle autorité, le soin de tant d'entreprises, peut-être aussi quelque tendance naturelle, lui avaient donné un ton tranchant, décisif. Certains l'ont cru partial et sans affection. Plusieurs, rabroués un jour, ont pensé qu'il était hostile à leurs projets. Et ils ne sauront peut-être jamais qu'il avait parlé pour eux et cherché à les aider. Mais, à l'imitation des maîtres qu'il avait aimés, il cachait qu'il était ému. Et c'est lui-même qu'il a peint sans y penser dans l'article qu'il a consacré à l'un d'entre eux : « Le besoin de vérité avait chez Paul Meyer une allure nette et tranchée qui paraissait exclure toute sentimentalité. Plusieurs ont pu éprouver, comme nous, en des circonstances émouvantes qu'il y avait là surtout une apparence, et peut-être une attitude, qui ne réussissait pas toujours à déguiser une bonté foncière ».